VI

Situation religieuse du Mexique. — Le clergé. — Anecdotes. — Fausse religion. — Superstitions. — Cérémonies religieuses. — La foire des morts. — La vente des biens ecclésiastiques.

Le Mexique était devenu, sous les Espagnols, un État monastique; je dirai plus loin pourquoi. Non-seulement les trois cinquièmes des villes sont occupés par des couvents et des églises, mais il y avait des couvents, comme celui de San-Francisco à Mexico et celui de Santa-Clara à Queretaro, qui occupaient une bonne partie de la ville. Je ne parle pas de la richesse fabuleuse des églises; je trouve naturel que les temples de Dieu soient mieux ornés que les appartements d'un agent de change; mais n'est-ce point mentir à Dieu et aux hommes de faire vœu de pauvreté et de vivre au sein de l'abondance et du confortable comme le faisaient les religieux de toute l'Amérique espagnole?

On a beaucoup parlé de la splendeur des églises mexicaines et de leurs immenses richesses; tout cela n'est plus qu'une légende qui démontre la pieuse

libéralité des Espagnols et la sacrilége rapacité des libéraux mexicains. Ces derniers ont volé ce que les premiers avaient donné. Dans les dernières révolutions, les Mexicains ont enlevé plus de deux cents millions de valeurs en or, en argent et en pierreries que les Espagnols avaient entassés dans les églises depuis la conquête. On se rappelle que la cathédrale de Mexico possédait une lampe en argent massif si grande, que trois hommes entraient dedans pour la nettoyer. Les libéraux l'ont si bien nettoyée qu'il n'en reste aucun vestige. Il serait trop long de citer les autres objets historiques de ce genre qui ont également disparu.

Si le pays avait profité des sommes considérables produites par le pillage des églises, on pourrait regretter de voir une nation obligée d'en venir à de pareilles extrémités pour relever ses finances; mais comme des individus, en très-petit nombre, ont été seuls à s'enrichir de ces précieuses dépouilles, il est permis de flétrir ces actes de vandalisme. Aujourd'hui, des ruines et des lambeaux de luxe ont succédé à toutes ces splendeurs. Le Mexicain aime les piastres et les garde; il a pris ou détruit l'héritage des Espagnols; il n'a rien restitué, rien édifié, même au point de vue religieux. Les *ex-voto* qui, même en Europe, ont quelquefois une certaine valeur, se limitent, au Mexique, à des objets microscopiques en argent, achetés chez les orfévres pour deux ou trois francs.

Le Mexicain, du reste, n'est pas catholique, il est simplement chrétien, parce qu'il est baptisé. Je parle

ici de la masse et non des nombreuses exceptions qui se rencontrent dans toutes les classes de la société. Je dis que le Mexique n'est pas un pays catholique, 1° parce que la majorité de la population indienne est à demi idolâtre; 2° parce que la majorité des Mexicains pousse l'ignorance de la religion jusqu'à n'avoir d'autre culte que celui de la forme; elle est matérialiste sans s'en douter; elle ne sait pas ce que c'est que d'adorer Dieu en esprit et en vérité, comme le dit l'Évangile; 3° parce qu'enfin, le clergé lui-même est en général peu instruit, sait très-peu de théologie et paraît ignorer les lois canoniques et les décrets des conciles.

La charité, l'humilité sont les fondements, la pierre de touche du catholicisme; le Mexicain ne professe guère d'enthousiasme pour ces deux vertus; pourtant, sans elles, le catholicisme devient une religion purement humaine, ayant la divinité pour prétexte et moyen d'action, mais frappée de stérilité, réprouvée de Dieu. Si le pape interdisait tous les simoniaques volontaires ou par ignorance et tous les prêtres ayant des concubines, le clergé mexicain serait réduit à bien peu de chose. Néanmoins, il y a de très-braves gens parmi ceux dont la conduite, comme prêtres, n'est pas irréprochable.

Malgré les mauvais exemples de leurs confrères, le nombre des bons prêtres n'est pas aussi restreint qu'on l'a dit. De Vera-Cruz à Mexico, à San-Luis-Potosi et Durango, j'en ai vu sur lesquels on ne pouvait dire que du bien et dont la conversation m'a beaucoup édifié. Leur manque d'instruction, leur

peu d'éducation et leur caractère à couleur locale, les rendent peu recommandables aux personnes habituées au clergé français, dont le décorum et l'esprit apostolique édifient tout le monde.

Dans la question religieuse j'aurai la même franchise que dans les questions politiques, morales et matérielles qui font du Mexique un pays à part, un pays qui ne ressemble à aucun autre. Je ne cacherai ni le mal qui se dit, ni celui que je connais, afin d'avoir le droit de rectifier les exagérations des malveillants, des impatients, des censeurs de parti pris. Dans toutes ces questions, il ne suffit pas de dire le mal et le bien, de constater des faits qui révèlent une situation mal connue; il faut, en outre, montrer le remède. Je le montrerai.

Dans toute l'Amérique espagnole, on voit parmi les prêtres de vrais misérables, des fripons dignes du gibet, des individus qui font un ignoble trafic de la religion. Le Mexique a sa part de ces malheureux. A qui la faute? Dans le passé, aux mœurs des Espagnols, au climat; dans le présent, à l'épiscopat. Si les évêques avaient de bons séminaires dans lesquels les élèves recevraient une éducation saine et sérieuse, si les évêques avaient plus d'énergie, s'ils étaient plus rigoureux dans le choix des candidats à la prêtrise, s'ils faisaient observer et s'ils observaient plus scrupuleusement eux-mêmes les lois canoniques de l'Église, ils ne verraient pas les désordres dont ils sont les premiers à se plaindre. Malgré les décrets du concile de Trente, les visites pastorales sont à peu près inconnues au Mexique. Je sais qu'elles sont dif-

ficiles et dangereuses depuis l'indépendance; mais si l'épiscopat ne donne pas l'exemple du dévouement et de l'abnégation, qui le donnera?

Les Mexicains aussi ont beaucoup crié contre leur clergé, mais c'était moins à cause de son manque de tenue qui ne scandalise que les étrangers, que parce qu'on voulait le dépouiller de ce qu'il possédait. Avant de revenir sur ce sujet, je dois dire qu'il ne faut pas être trop pharisien dans nos condamnations. Sur douze apôtres, Jésus-Christ choisit un Judas pour nous montrer que rien n'était parfait sur terre et qu'il ne fallait pas se scandaliser de l'apostasie de certains ministres de Dieu. Cette apostasie relève et démontre la divinité du catholicisme, qui se soutient et se développe malgre les défaillances de quelques-uns de ses prêtres. Le clergé mexicain a peut-être plus d'un Judas sur douze apôtres, mais il en est plus à plaindre qu'à blâmer.

Si l'on visitait l'Italie et l'Espagne avant d'aller au Mexique, on serait moins choqué de la tenue du clergé mexicain; les individus, comme les sociétés, n'ont-ils pas tous le cachet du pays qui les a vus naître? Je me rappelle, à ce propos, qu'un prêtre français fut très-étonné, dans un voyage qu'il fit au Mexique, de voir le curé de l'église où il disait la messe, lui offrir une cigarette après sa messe. Le curé, de son côté, se scandalisa de ce que notre abbé laissait traîner à terre la queue de sa soutane, chose inconnue ailleurs qu'en France, et de ce qu'il s'arrangeait les cheveux devant le miroir de la sacristie, avant et après s'être déshabillé.

J'ai connu dans le sud et le nord de l'empire mexicain des curés qui donnaient chez eux des bals, des soirées et qui ne se doutaient pas le moins du monde qu'ils auraient mieux fait de distribuer du pain à leurs pauvres que du champagne et des rafraîchissements à leurs danseuses.

Ce clergé pousse l'amour de la famille jusqu'à celui de la paternité. Dans mes voyages à l'intérieur du Mexique, plusieurs curés m'ont refusé l'hospitalité pour m'interdire la vue de leurs *cousines*, de leurs *nièces* et de leurs enfants. Il est difficile de vérifier la nature de ces parentés. Les prêtres reconnus pères de famille ne sont pas rares. Le peuple trouve cela assez naturel et ne plaisante sur la conduite de ses pasteurs que lorsqu'ils ne se contentent pas d'une seule femme. Une fois un de mes amis disait à la maîtresse d'un curé : « Comment ne craignez-vous pas d'aller en enfer et n'avez-vous pas de remords de vivre maritalement avec un homme qui dit la messe tous les jours?

— Monsieur, répondit-elle en colère, apprenez que je suis une femme de bien et que je ne vivrais pas avec M. le curé, si nous n'étions pas mariés légitimement. »

En effet, dans l'État de Oaxaca, il y a des prêtres qui se font marier pour ne scandaliser personne. Quoique le célibat du prêtre soit une institution purement ecclésiastique, je ne sais comment ces messieurs s'arrangent pour contracter des mariages soi-disant légitimes.

Une femme de Oaxaca, que j'interrogeais sur ces

singulières unions, me disait un jour : « Mes compatriotes préfèrent vivre avec des prêtres qu'avec les laïques, parce qu'elles sont mieux entretenues ; les pauvres créatures sont si malheureuses qu'elles cherchent de préférence une maison où elles sont sûres de trouver toujours de bons vêtements et du pain. »

Malgré cela, le prêtre et la femme n'en sont point déshonorés : on les respecte même, s'ils font bon ménage. Un marchand étant venu un jour demander à la femme d'un prêtre de l'évêché de X, le prix d'une robe qu'elle lui devait, elle lui répondit : « Je n'ai pas d'argent, attendez encore.

— Je ne veux plus attendre, répliqua le marchand, et si vous ne me payez pas de suite, je vais vous faire appeler devant le juge.

— Essayez donc, reprit la femme, ignorez-vous que j'appartiens à la mitre sacrée ? »

Tout ce qui fait partie de la maison de l'évêque se croit digne d'un respect particulier.

Quelques évêques gémissent de cette situation, mais ils ont bien de la peine à la changer. D'autres l'encouragent, sans s'en douter, par une bonhomie remarquable. Je me souviens qu'un de ces prélats, passant dans un village situé près de la ville épiscopale, le curé lui dit :

« Monseigneur , ayez la bonté de bénir mes enfants et leur mère. »

Le bon évêque les bénit ; il y en avait plein la chambre.

Un autre fit mieux, il baptisa l'enfant d'un de ses

curés. Un clergé pareil peut-il faire des saints ? J'en doute ; pourtant, il est peu éloigné de nous prendre pour des hérétiques.

Pour changer ce déplorable état de choses, il faudrait fonder au Mexique un ou plusieurs séminaires, dirigés par des sulpiciens français. Il faudrait que personne ne pût être ordonné prêtre que présenté par les directeurs de ces séminaires. Il faudrait également que le pape envoyât à Mexico un nonce français, intelligent et sage, pour engager les évêques à réformer leur clergé, et pour les guider dans les moyens d'obtenir un tel résultat. Un nonce italien s'occupera toujours de politique religieuse et des intérêts honoraires et matériels du clergé, qu'il ne faut pas confondre avec les intérêts de l'Église. Quant à l'honneur et à la dignité de la religion, à la pureté et l'intégrité du service de Dieu, les Italiens ne s'en occupent guère.

Les évêques les plus honorables songent plus à leurs priviléges, à leurs prérogatives, qu'à l'amélioration du troupeau qui leur est confié. Dans les rares institutions qui n'ont du séminaire que la forme et le nom, ils laissent enseigner une théologie bâtarde qui fausse l'esprit et la conscience du prêtre futur. L'esprit ecclésiastique, c'est-à-dire l'amour du prochain, de la pauvreté, de l'humilité, le zèle pour le salut des âmes, l'abnégation de soi-même, sont autant de vertus qui ne s'apprennent pas au clergé mexicain. Aussi, les prêtres sortent de là avec les idées les plus erronées et les plus absurdes sur la morale et le dogme catholique. Ils font faire la pre-

mière communion et donner la confirmation à des enfants de cinq et six ans, qui n'ont reçu aucune instruction et qui ne savent pas ce qu'ils font. Ils trafiquent avec les sacrements, font argent de toute cérémonie religieuse sans se douter qu'ils se rendent coupables de simonie, et qu'ils tombent sous les coups des censures de l'Église. Si la justice romaine avait cours au Mexique, la moitié du clergé mexicain serait excommuniée.

Les prêtres instruits, désintéressés, animés d'un esprit vraiment apostolique, dans la société, les âmes saintes, dont les sentiments religieux sont de bon aloi, constituent une minorité peu importante. La foi mexicaine est une foi morte. L'abus des pratiques extérieures, la facilité de concilier le diable avec Dieu, l'absence d'exercices intérieurs de piété, qui développent l'esprit chrétien, ont tué la foi au Mexique. C'est en vain que l'on chercherait de bons fruits sur cet arbre hybride, qui fait de la religion mexicaine un singulier assemblage de dévotions impuissantes, d'ignorance honteuse, de superstitions malsaines et de vices hideux. C'est en vain que l'on chercherait dans ce pays, soi-disant catholique, des maisons de refuge pour la vieillesse indigente, pour les jeunes filles repentantes de s'être prostituées par misère ou dévergondage, des œuvres de bienfaisance comme il y en a tant en Europe; on n'y voit pas même des réunions de femmes riches qui travaillent pour les enfants pauvres.

Au Mexique, la foi n'inspire rien, n'invente rien, elle ne copie même pas; elle est à l'état fossile. La

visite des indigents est une chose à laquelle personne ne pense. Parfois on donne un reste de repas; le samedi on fait l'aumône à celui qui vient la demander : mais soulager à domicile l'infirme, le malade, celui qui se meurt de misère, fi donc! l'orgueil mexicain ne le permet pas. Maintes fois, les femmes pieuses de nos ministres et des dames étrangères ont voulu créer des associations de dames mexicaines pour soulager les pauvres, confectionner des vêtements pour les enfants, exercer la charité chrétienne comme elle s'exerce en France. On leur a toujours répondu : — *No se puede* (cela ne se peut pas). L'impératrice Charlotte a fondé une société de bienfaisance, qu'elle dirige elle-même; à part les quelques piastres que Sa Majesté reçoit des dames qui veulent la croix de Saint-Charles ou une place à la cour, je crois que cette institution n'aura pas de longtemps encore des résultats sérieux et pratiques.

Le caractère idolâtrique du catholicisme mexicain est un fait reconnu de tous les voyageurs, et surtout de nos officiers qui ont parcouru le Mexique en tous sens. Le culte des saints et des madones absorbe la dévotion du peuple, au point qu'il lui reste très-peu de temps pour songer à Dieu.

Les cérémonies religieuses se font avec un manque de décorum et un laisser-aller regrettables. Les chants de l'Église et la musique sont atroces, c'est quelque chose d'infernal. Les Indiens vont entendre la messe avec la volaille et les denrées qu'ils portent au marché. J'ai dû déserter la cathédrale de Mexico, où j'allais tous les matins, parce que je ne pouvais

m'y recueillir. Le glou-glou des dindons, le ki-ki-ri-ki des coqs, les aboiements des chiens, le miaulement des chats, le ramage des oiseaux qui ont élu leur domicile sous les voûtes de l'église, le picotement des puces, rendent impossibles le recueillement à celui qui n'est pas habitué à vivre dans une telle ménagerie.

Les sacrifices de tourterelles et d'autres animaux sont encore en usage parmi les Indiens, dans beaucoup d'endroits. Dans l'État de Puebla, lors de la fête de Saint-Michel, qui est pour les Indiens leur ancien dieu de la guerre, Huitzipochli, on sacrifiait, il y a peu d'années encore, un petit garçon sans parents ou bien un vieillard qui n'avait rien de mieux à faire que de s'en aller dans l'autre monde.

Près de Salamanca, parmi les nombreux volcans éteints qui s'élèvent dans la plaine, il y en a un appelé Culiacan. Les Indiens affirment qu'un lac est caché dans ses entrailles, et qu'à midi on le voit par une petite ouverture naturelle située au fond du cratère. Est-ce cette ouverture ou bien une autre, creusée dans les flancs de la montagne, que les Indiens appellent : le *Trou du Diable?* Je l'ai oublié ; mais ce dont je me souviens très-bien, c'est qu'ils vont y sacrifier leurs scapulaires, leurs croix et leurs chapelets pour obtenir le succès de leurs entreprises ou avoir de l'argent.

Dans la partie méridionale du Mexique, un moribond auquel on donne les derniers sacrements est un homme mort. Si la maladie ne l'emporte pas, on facilite son extradition de ce monde par des moyens

violents, afin de l'empêcher d'offenser Dieu de nouveau. Dans d'autres endroits, lorsqu'un prêtre vient administrer un malade, un parent tient caché sous ses bras une poule qu'il étouffe au moment où le prêtre franchit le seuil de la cabane du moribond. Je n'ai jamais pu savoir le motif de cette superstition.

Il faudrait des volumes pour raconter les superstitions indiennes, ayant un caractère idolâtrique, qui subsistent encore aujourd'hui. Faute d'une instruction sérieuse, on retrouve dans le catholicisme indien de nombreux vestiges du paganisme aztèque.

Je venais un jour d'assister à des danses indiennes, à San-Luis de la Paz, célébrées en l'honneur de saint Louis, roi de France, patron de la ville. Vingt-quatre jeunes filles et vingt-quatre jeunes gens dansaient dans l'église, sous les yeux du curé. Un Indien, ayant la tête recouverte d'un masque d'une divinité chimérique ressemblant au diable, avec ses cornes et ses défenses de sanglier, dirigeait les figures de la danse qui me rappelait celle des Peaux-Rouges. Je fis remarquer au curé, excellent prêtre du reste, qu'il était peu convenable de permettre de tels ébats dans une église :

« Les anciennes coutumes, me répondit-il, sont respectables, il est bon de les conserver, il faut seulement les empêcher de dégénérer en orgies. »

Malgré la bonne foi des Indiens, il est évident qu'ils n'ont que des lambeaux de catholicisme ; je crois ces lambeaux préférables à une nudité complète, mais avec du tact, du désintéressement et une

instruction vraiment chrétienne, on ferait de ces Indiens les meilleurs catholiques du monde. Les coutumes religieuses des Mexicains ne sont guère plus de notre époque que celles des Indiens; elles prêtent au ridicule le plus absurde, pour ne pas dire davantage. J'en citerai quelques-unes qui ressemblent beaucoup à celles encore en usage dans l'île de Sardaigne, en Espagne, et dans toutes les anciennes provinces espagnoles.

Pendant la semaine sainte, j'ai vu à Silao et à Leon des processions de deux à trois mille personnes nues, couvertes d'un sac de pénitent en tissu végétal, assez grossier pour laisser voir que l'individu qui le portait n'avait pas même une chemise sous son sac. Les différentes phases de la Passion du Christ étaient représentées par des groupes de statues articulées, de grandeur naturelle, et par des hommes et des femmes placés sur des échafaudages portés par des centaines d'Indiens. Les porteurs, courbant sous le poids de leur fardeau, allaient de temps à autre reprendre des forces dans les *pulqueria*, laissant au milieu de la rue les groupes des personnages de la Passion. Des Juifs et des Romains ornés de casques de fer-blanc, de cuirasses en papier et de culottes brodées d'argent, faisaient partie de la procession.

Dans certaines villes, il y a plusieurs processions. A Leon, je me rappelle avoir vu les Romains de l'une, grisés par des zouaves, attaquer les Juifs d'une autre procession qui passait en même temps dans la même rue. Les Juifs laissèrent de côté les croix et les madones qu'ils portaient, et donnèrent aux Romains une tripotée dont ils ont dû garder longtemps des traces. Il y a des villes où l'on paye un Indien pour représenter Judas et se laisser cracher au visage pendant toute une journée par la foule des fidèles.

Les mystères du moyen âge sont parfois dépassés par le burlesque des cérémonies mexicaines. L'accouchement de la Vierge, pendant la nuit de Noël, me paraît indécent; en France, la police défendrait cette cérémonie comme offensant la morale publique. La morale publique étant chose inconnue au Mexique, la coutume de représenter, dans bien des églises, l'accouchement de la Vierge n'offense personne. Aucun père de famille ne trouve inconvenant de conduire sa fille à la procession où l'on voit Marie, avec un ventre énorme, promenée dans l'église. Après la procession, un prêtre tire de dessous les jupons de la Vierge un Enfant Jésus emmaillotté qui est placé sur l'autel, puis promené autour de l'église. Dans le diocèse de Puebla, la couleur et la tournure de l'enfant, la manière de le tenir, firent croire à la plupart de nos troupiers que l'homme qui le portait était un musicien chargé d'un ophicléide enrubanné.

La pudeur de l'âme est une plante exotique qui ne pousse pas au Mexique; elle s'étiole et meurt presque en naissant! En Europe, l'Église catholique a tellement de respect pour le corps de l'homme sanctifié par les sacrements, qu'elle bénit jusqu'à la terre qui doit recevoir la dépouille mortelle du chrétien. Au Mexique, l'homme est enterré comme un animal immonde, sans prêtre, sans cérémonie, sans prière. Quatre hommes, — les parents ou amis, —